

**PASSION, CONVERSIONS HYSTÉRIQUES,
TRANSFERT IMAGINAIRE ET TRANSFERT SYMBOLIQUE ¹**

Patrick DE NEUTER

(89) **Sandra** a 17 ans lorsqu'une amie lui propose d'aller à Bobino, écouter leur chanteuse préférée : **Barbara**. Cette première rencontre l'émeut au plus haut point.

« Elle est arrivée, accrochée au rideau de velours grenat, souriante, émue, inquiète. Corps automate élégamment vêtu de noir. Je suis muette d'émotion, d'admiration. Elle m'arrive comme quelqu'un que j'attends depuis très longtemps (...). Lorsqu'elle chanta Le Mal de vivre : mon coeur se met à battre précipitamment, mes mains transpirent, l'angoisse est en route (...) une envie de fuite irraisonnée me saisit (...) mes poings se serrent (...). Mon amie applaudit à tout rompre ; je suis incapable du moindre geste. » ²

Après son tour de chant, **Barbara** dédicace son dernier disque. **Sandra** hésite à s'approcher... nouvelle montée d'angoisse. Mais

¹A partir d'un exposé dans le cadre du Séminaires du Groupe d'Etudes Psychanalytiques, le 19 décembre 1986 au Service de Psychiatrie - UCL. Ce Séminaire intitulé *Cliniques du transfert* avait pour objet d'investiguer les divers phénomènes dits transférentiels qui se développent en dehors des cures analytiques.

²Sandra THOMAS a fait le récit de cette passion pour Barbara dans un livre intitulé *La Barbaresque* (Paris, Mercure de France, 1980).

elle veut comprendre. (90) Elle remarque alors que **Barbara**
« porte d'immenses lunettes noires, qu'elle est vêtue de noir et
qu'elle porte des bijoux berbères. »

« Je m'approche de la table circulaire et lui tends mon programme, ma main droite repose sur la table ; je voulais que cette femme fantomatique me touche, elle me regarde furtivement, s'approche et me demande mon prénom; nos yeux se croisent, se rencontrent. Je sais qu'elle a deviné mon état de mal-être. Elle pose sa main sur la mienne et me dit : "Il ne faut pas être triste". Je lui souris, absente et troublée à la fois. Dans la mythologie grecque, Barbara pourrait s'apparenter à la Pythie. Ce fut ma première rencontre avec Barbara. »

Coup de foudre instantané, pourrait-on penser, déclenché par la présence physique, par l'expérience du regard, par la perception visuelle et tactile du corps insolite élégamment vêtu de noir ainsi que par l'appréhension scopique de ces bijoux berbères et son grand regard caché derrière ses lunettes, noires elles aussi.

On sera d'autant plus fasciné par cette explication lorsqu'on saura que depuis l'âge de 11 ans, **Sandra** recherche désespérément son père au sujet duquel elle avait découvert, suite à de patientes et tenaces recherches, qu'il était Berbère. Elle avait encore appris qu'il portait une veste noire et que ses lunettes étaient noires, elles aussi. Enfin, elle savait qu'il s'appelait **Amar**, qu'il avait habité Paris, rue des Tourelles, et qu'il avait une autre adresse en Kabylie.

C'était en 1962, au moment du putsch d'Alger, des attentats de l'O.A.S., des ratonnades et des tortures. **Sandra** lui avait écrit en Kabylie : un long silence lui avait répondu. C'est à cette époque qu'elle avait fait sa première crise d'étouffement. Depuis lors, elle souffrait du «mal- être» et de divers malaises qui médicalement ne s'expliquaient pas.

Lorsqu'on sait cela, on comprend aisément que **Sandra** pense en voyant **Barbara** arriver sur scène :

« Elle m'arrive comme quelqu'un que j'attends depuis très longtemps. »

(91) On le comprend trop aisément, je pense. N'est-ce pas là, en effet le genre de compréhension dont **Lacan** nous dit à juste titre de nous méfier. Méfions-nous donc et relisons plus attentivement le récit de **Sandra**. Nous verrons alors que cet éblouissement amoureux ne s'enracine pas seulement dans ces éléments qui relèvent de l'image, du regard et du toucher. D'autres éléments le causent, qui relèvent du symbolique, c'est-à-dire de l'univers des noms, des mots et des lettres, d'autres enfin qui appartiennent au registre du réel, la simple voix, par exemple, la voix dans sa pure matérialité.

« Elle s'assied au piano, sa voix s'élève. Je suis muette d'émotion, d'admiration. Elle m'arrive comme quelqu'un que j'attends depuis très longtemps. »

Sandra souligne encore que son angoisse se mit en route lorsque **Barbara** chanta *Le Mal de vivre* et plus tard, elle ne pourra s'empêcher d'appeler celle à laquelle elle ne cessait d'écrire et d'adresser de mille et une façons, les unes plus assiégeantes que les autres :

« Barbara, ma Berbère, ma barbare. »

Ainsi donc, si l'on ne se laisse pas fasciner par le côté image de la scène, on retrouve dans le texte même de **Sandra** les divers aspects du fantasme qui s'actualise dans cette passion amoureuse : l'objet à imaginaire, ici principalement la voix et le regard, les signifiants qui marquent le sujet tels que les signifiants «noir» et «Berbère». Dans le mathème du fantasme, § ◇ a on retrouve ces deux éléments : les objets substitués de

a, ceux-là mêmes qui font bouchon au manque originaire de l'objet, sont situés par **Lacan** à droite du poinçon. Les signifiants, eux, sont évoqués par cette barre qui divise le sujet : division consécutive, comme nous le savons, à son entrée dans l'univers du langage ³.

(92) Mais, continuons donc de nous méfier d'une compréhension trop rapide et remarquons que si **Sandra** nous dit que ce fut là sa première rencontre avec **Barbara**, elle nous dit aussi et en même temps qu'elle l'aimait déjà, sans le savoir, avant cette rencontre, et que, bien qu'elle s'en défende, ses sentiments avaient été assiégés tout en douceur par le coin de l'oreille à l'écoute de ses disques depuis deux ans déjà. Elle nous dit enfin, qu'il y avait aussi, depuis lors, cette photo floue de **Barbara** sur la pochette d'un disque « *un regard égaré comme pour se libérer d'un masque de douleur que l'on aurait pu poser abusivement sur son visage* ». Comme quoi, les « premières » rencontres sont rarement les premières : la rencontre de l'autre dans sa matérialité d'os et de chair est souvent précédée d'une autre, plus subtile mais au moins tout aussi déterminante, rencontre faite de mots, de noms et de phrases. Sans eux, sans ces dires, ces récits, ces paroles de chanson, **Sandra** se serait-elle d'ailleurs jamais rendue à Bobino, et d'autre part, aurait-elle jamais tenté de retrouver son père ?

Barbara et **Sandra** avaient en commun une histoire de père : celui de **Barbara** était parti, **Sandra** n'avait jamais vu le sien. Et ce n'est pas pour rien que **Sandra** écoutait sans se lasser *Il pleut sur Nantes*, chanson qui raconte l'histoire d'une jeune femme que son père mourant appelle à son chevet. Cela faisait des années qu'il était parti. La jeune femme arrive trop tard au rendez-vous, son père était mort « *sans un adieu, sans un je t'aime* ».

³ Il faut ajouter à ceci que l'expérience analytique nous apprend que si les objets imaginaires paraissent être ceux qui induisent notre amour, ce qui déclenche en fait le sentiment amoureux ne réside pas dans ce que l'autre a mais bien plus essentiellement dans ce qu'il n'a pas. C'est déjà ce qu'ARISTOTE soulignait dans *Le Banquet*. LACAN l'a rappelé tout au long de son Séminaire sur *Le Transfert* (1960-61). C. MELMAN, à son tour, l'a fort bien décrit dans son exposé de Clermont-Ferrand (*Questions sur le transfert*, in Bulletin de l'Association Freudienne, n° 36, Paris, 1990, pp. 11-16).

C'est donc tout autant elle-même que **Sandra** aime en **Barbara**. Cela ne lui échappe pas : « *Nous avons des liens de sensibilité identiques* » écrit-elle, et encore lorsque **Barbara** lui fait parvenir deux places pour sa générale à l'Olympia et qu'elle s'est habillée d'un jeans et d'un col roulé : « *Tout en noir,* écrit-elle, *je vais à la rencontre de mon miroir* ». Ici, comme toujours, de la passion pour l'autre à la compassion pour soi, l'écart s'avère plutôt mince.

Depuis cette soirée à Bobino, **Sandra** s'installe dans un quête éperdue de sa **Barbara**. Elle recherche son adresse qu'elle découvre en écoutant une chanson : « *Non, vous ne passerez pas les portes de mon Rémusa* ». Rue Rémusa, donc ! Reste à trouver le numéro. Elle le trouve, va sonner à la (93)porte. **Barbara** n'ouvre pas, et **Sandra** campe des heures sur son palier à l'écouter faire le ménage et répéter son prochain concert. Elle lui écrit tous les deux jours, lui téléphone. Elle la suit dans ses tournées de concert à travers toute la France, parvient à trouver sa nouvelle adresse lorsqu'elle déménage à Verdun. Elle réussit à se faire inviter par **Barbara** dans les soirées de gala. Cette quête éperdue jusqu'à ce que huit ans plus tard, **Barbara** lassée et énervée par ses assiduités, lui dise, un soir que **Sandra** était venue la trouver dans sa loge : « *Ah, c'est vous ! ça ne peut vraiment plus durer comme ça* ».

Sandra avait 23 ans. Elle avait découvert la voix et les mots de **Barbara** par ses disques lorsqu'elle avait 15 ans et elle l'avait vue, regardée, contemplée et touchée pour la première fois à 17 ans.

A 19 ans, suite à une grave crise d'angoisse qui s'inscrit dans une longue série de phénomènes psychosomatiques - les premiers datent du tout début de son adolescence - elle entreprend une psychanalyse. Dans l'analyse de sa «Barbarophilie»⁴, **Sandra** ne semble pas avoir envisagé que **Barbara** pouvait aussi se situer

⁴Ce néologisme est de Sandra.

dans le fil de ses imagos maternelles. Et cependant, le moins que l'on puisse dire, c'est que si le père a fait défaut, les mères par contre - quantitativement du moins - n'ont pas manqué.

Sandra est née en 1950, malgré les tentatives répétées de sa mère pour avorter. Sa mère, jeune Bretonne, avait été séduite par Amar, un Algérien employé de l'Electricité de France. Celui-ci, marié par ailleurs, avait aussitôt disparu. Fuyant l'opprobre de sa famille et de son petit village breton, sa mère cache sa grossesse et quitte la Bretagne pour Paris, accompagnée par sa soeur. Elle ne sait ni lire, ni écrire. La soeur trouve du travail. A six mois, elle place «leur» fille chez une nourrice, ce qui leur permet de travailler toutes les deux. A trois ans, la première nourrice s'étant avérée trop brutale aux yeux de sa mère, **Sandra** est placée chez une autre : une veuve qui s'occupe d'elle cette fois comme de sa propre fille. Dans sa mansarde parisienne, celle-ci lui apprend à lire et à écrire tandis qu'elle gagne quelques sous en s'occupant de l'entretien de l'immeuble. Sa seconde(94)nourrice lui fait aussi gagner un concours de beauté. Ces trois éléments n'ont pas été pour rien, je crois, dans la constitution du narcissisme de **Sandra**, dont vous conviendrez qu'il était plutôt menacé par ailleurs : non-désir d'enfant ⁵ et tentative d'avortement de la part de la mère, racisme social des Parisiens pour la petite provinciale, et pour celle qui ne peut cacher le sang arabe qui coule dans ses veines. Autant de secousses imposées au narcissisme se constituant.

Marie Cardinal, elle aussi rescapée d'une tentative manquée d'avortement, écrit :

« Je me rendais compte en même temps que le coup formidable qu'elle (sa mère) m'avait assené, en me racontant son avortement raté, m'avait laissé un profond dégoût de moi : je ne pouvais pas être aimée, je ne pouvais pas plaire, je ne pouvais qu'être

⁵Non-désir partiel, évidemment, sinon Sandra n'aurait pas vu le jour.

rejetée. Ainsi je vivais tous les départs, tous les contretemps, toutes les séparations comme des abandons. Un métro raté simplement agitait la chose. J'étais ratée et par conséquent je ratais tout. »^{6 7}

Lorsque **Sandra** a 6 ans, sa mère accouche d'un fils, André, mais elle refuse d'épouser le père. Par ailleurs, **Sandra** apprendra à 17 ans seulement, qu'elle était la seconde fille de sa mère : sa soeur aînée, née d'un autre père encore, était morte à six mois, de méningite. A six ans toujours, **Sandra** naît au regard de sa famille maternelle à qui elle avait été dissimulée jusqu'alors. Elle se découvre ainsi quelques cinq oncles et tantes en Bretagne, et de nombreux cousins et cousines.

La passion pour **Barbara** se substitua certainement à celle, interdite, que l'adolescente éprouvait pour son père. Elle tentait assurément de trouver auprès d'elle le regard, la parole de reconnaissance, que lui refusait son (95)père. Et lorsque, suite à l'analyse de ses multiples rêves «barbarophiles», sa passion s'atténua, germa dans son esprit l'idée de partir pour l'Algérie, le projet de gagner ce petit village de la montagne kabyle pour « *regarder, toucher, embrasser* » son père berbère, « *pour lui parler et pour faire connaissance et pour se faire reconnaître* »⁸.

Dans son esprit, **Barbara** s'estompait. Dans la réalité, elle lui fermait sa porte. Elle ira donc ouvrir la porte de son père. Transfert hors-la-cure, transfert «sauvage», la passion pour **Barbara** «écranait» sans doute la passion pour son père. Mais, on est en droit de se demander dans quelle mesure cette violente passion pour le père faisait à son tour écran à une passion amoureuse et haineuse que l'on ne peut croire absente à l'égard des nourrices, marraines et mères qui constituèrent tout son

⁶M. CARDINAL, *Des Mots pour le dire*, Paris, Grasset, 1975, p. 168.

⁷LACAN évoquera brièvement « *la déstructuration presque infinie* » consécutive à de tels non-désirs dans son Séminaire du 5 mars 1958, par exemple. F. DOLTO a traité plus largement de ces conséquences dans le chapitre qu'elle a consacré à l'avortement dans son livre *Sexualité féminine*, Paris, Scarabée, 1982.

⁸S. THOMAS, *op. cit.*, pp. 136, 168 et 176.

univers concret jusqu'à ses 6 ans environ.

La haine est ailleurs, de façon générale, très peu présente dans ce récit. Étrangement peu présente dans un récit écrit par une femme qui a échappé aux tentatives d'avortement et qui a enduré jusqu'à ses 28 ans la négation de son existence par son père. Celui-ci avait encore répondu aux cousins qui annonçaient dans sa bergerie kabyle que sa fille **Sandra** était arrivée : « *Je n'ai pas de fille* ».

A ce désir maternel de non-vie, à cette négation paternelle de l'existence, s'ajoutaient la plus grandes des pauvretés, le mépris pour la Bretonne inculte, pour la fille naturelle, le racisme pour la Nord-Africaine et cette grande ambivalence de la part de **Barbara**.

Où était donc passée cette haine ? Où cela, si ce n'est d'une part « *dans toutes les maladies qui n'en sont pas vraiment, mais qui interdisent tout bonheur d'exister* » et d'autre part, dans la pensée constante de la mort... « *peut-être avais-je envie de tuer quelqu'un* »⁹. C'est **Sandra** elle-même qui se l'interprète ainsi. **Sandra** témoigne donc qu'elle fut proche de (96)reconnaître son propre désir meurtrier. Elle est arrivée à ce seuil mais il me semble qu'elle ne l'a pas vraiment franchi. Remarquons qu'il n'est pas dit dans ce récit publié que l'analyse est terminée ou interrompue. Il est donc possible qu'elle ait franchi depuis lors ce seuil et intégré ces désirs meurtriers inconscients qui l'habitent, comme ils habitent chacun d'entre nous d'ailleurs, fût-ce comme doublure de nos élans amoureux.

Freud soutenait qu'il était impossible de tuer quelqu'un en effigie, qu'il était nécessaire que cette haine et ce désir de meurtre soient éprouvés dans le transfert pour qu'ils soient reconnus comme ayant existés dans la réalité.

⁹*Ibid.*, p. 127.

Le transfert négatif, au sens de transfert haineux, nécessaire pour que se remémorent les haines primordiales, n'est pas chose facile à soutenir dans la cure, ni par l'analysant, ni non plus par l'analyste qui n'est pas arrivé au terme de sa propre analyse. De plus, il n'est pas évident qu'il puisse se développer sans que pour autant la cure s'interrompe : rappelons-nous l'interruption par **Dora** de sa cure ¹⁰.

Le récit de **Sandra** nous permet de poser cette question. Mais comme elle ne fait pas le récit de sa cure, seulement celui de sa vie, nous sommes condamnés à ne pouvoir y répondre à partir du déroulement de ce que fut son expérience transférentielle.

Lacan soutenait que les résistances de l'analysant étaient induites par les résistances de l'analyste. Sans faire de cet aphorisme un système, l'analyste doit s'interroger sur son propre rapport à la haine. Il pourrait, par exemple, se cacher la sienne ou encore empêcher l'émergence dans la cure de celle de son analysant par trop de bienveillance, par une complicité apaisante ou par une prescription abusive de sédatifs ou de neuroleptiques (s'il use de cette possibilité d'intervenir ou de faire intervenir un tiers prescripteur dans la cure).

Cette interrogation est tout à fait essentielle pour qui pense avec **Freud** que la remémoration de la haine est indissociable de sa réactualisation à (97)l'égard du psychanalyste et elle l'est aussi pour qui soutient avec **Lacan** que l'analyse commence lorsque s'installe le transfert négatif.

Si le récit de **Sandra** ne nous permet pas d'aller plus loin à ce propos, il nous permet par contre d'utiles réflexions sur la différence entre ce que j'ai appelé le transfert hors-la-cure et celui qui se développe à l'intérieur de celle-ci.

Le transfert hors de la cure, celui qui s'empare de **Barbara**,

¹⁰J'ai traité ce sujet dans *L'A-fin de la cure de Dora*, in *Mi-dit*, 1987, II 3, pp. 7-14.

semble bien être une répétition qui ne cesse de se réactualiser. Il est manifeste dans ce récit que ce transfert sur **Barbara** fait écran à la reconnaissance du désir pour le père. Qu'il s'agisse de la part de **Sandra** de tendresse, d'amour, de colère, de rage, d'exaspération ou de déception, que **Barbara** reste silencieuse ou qu'elle réponde, qu'elle compatisse ou qu'elle rejette, ce transfert hors-la-cure ne bouge pas d'un pouce. Avant que ne commence son analyse, il reste, pendant des années, focalisé sur un seul et même objet : **Barbara**. **Sandra** l'explique fort bien en ces termes :

« J'écrivais, j'attendais, je ne savais pas que derrière toi c'était mon père que j'attendais. De part et d'autre (lui et toi), rien, le silence. En écrivant ainsi, j'établissais un circuit fermé. Je savais que je faisais les questions et les réponses. » ¹¹

Qu'est-ce qui a rendu possible l'évolution et l'analyse, au moins partielle, de ce qui se répétait depuis l'âge de 15 ans ? Autrement dit : pourquoi la répétition a-t-elle, à un moment donné, cédé la place à la remémoration ? **Sandra**, je l'ai déjà dit, fait coïncider la possibilité de se détacher de **Barbara**, d'y penser avec moins de peur et de retrouver son identité propre avec «le passage au crible» dans l'analyse d'une série de rêves qui concernent sa «Bèrberè». « *C'est à ce moment-là aussi, écrit-elle, que commença de germer le projet de partir pour l'Algérie* ». Autrement dit, ce qui a défigé ce transfert, c'est l'analyse des rêves. Ce qui implique l'avènement d'un autre transfert s'établissant à partir de l'association libre : (98)transfert de signifiants de l'autre du sujet au lieu du sujet-supposé-savoir, ce pourquoi on l'appelle transfert symbolique ¹².

Avant de poursuivre, faisons un détour par le début de cette

¹¹Comme quoi, il ne suffit pas de se taire pour que le transfert évolue.

¹²Cf. J. LACAN, *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*, in *Annuaire de l'Ecole Freudienne de Paris*, 1975, pp. 7-10.

psychanalyse, c'est-à-dire par l'événement qui a déclenché sa nécessité, et par les circonstances dans lesquelles elle s'est déclenchée.

Sandra a 20 ans. Elle a choisi Michel, un ancien compagnon de lycée, pour faire l'amour : c'est la première fois. Comme par hasard, la mère de ce Michel est kabyle, son père est français. Au lycée, elle n'avait jamais osé lui adresser la parole. Depuis qu'ils ont quitté le lycée, elle ne cesse d'y penser. Elle le cherche et retrouve son adresse. « *Cette première fois, écrit-elle, fut fort agréable* ». Michel la quitta à 21 heures. Dans la nuit, **Sandra** est réveillée par d'horribles douleurs à la gorge, comme si quelqu'un l'étranglait. Elle se débat, ses yeux se révulsent, elle tombe évanouie. Le lendemain matin, l'hôpital, le service psychosomatique, de multiples examens : « *Vous n'avez rien, il serait souhaitable que vous suiviez une psychanalyse* ».

Amusante définition médicale de la psychanalyse : la psychanalyse, c'est pour quand il n'y a rien. Cela vous fait sourire, mais le plus amusant, c'est que ce rapport entre la psychanalyse et ce rien est loin d'être inexact, mais évidemment pas au sens où l'entend celui qui prononce cette phrase. Quoiqu'il en soit, cette proposition laisse **Sandra** ambivalente. Elle se demande surtout comment elle va payer sa psychanalyse.

On lui renseigne un centre où la cure est prise en charge par la Sécurité Sociale. Elle est reçue par le professeur **Marty** et son équipe.

« Sur ma gauche, six ou huit femmes aux couleurs multiples..., sur ma gauche (sic) trois hommes dont un familier puisqu'il était médecin de l'hôpital.

« Au centre, un fauteuil sur lequel trône le Professeur Marty ; devant le fauteuil, une petite chaise m'attend. Ecorchée vive, démultipliée comme je l'étais, je trouvais cette disproportion (99) très maladroite. Inutile de dire que j'ai vu ce Monsieur Marty comme un pacha bien assis, pas antipathique, au demeurant. »

Prenons bonne note de cette remarque qui étonnera sans doute plus d'un, gênés par la lecture de certains de ces «interrogatoires» dans *L'Investigation psychosomatique*.

« La séance d'investigation dura une heure. J'ai au départ quelques difficultés à parler, puis me lance, déverse la part d'agressivité que je porte à ma mère, la passion que je voue à Barbara et le mal-être tout entier que j'ai de vivre. En fin de séance d'investigation, une femme s'avance vers moi dans un tailleur cachemire, rouille et bleu. Elle sera mon analyste. L'analyse me donnera des clefs pour m'aider à me battre. »

Pourquoi s'étendre sur ce début de cure ? Parce qu'il nous permet de mettre en question la nécessité de certaines conditions supposées au bon développement d'un transfert psychanalytique. Ce témoignage d'une «patiente» devrait aussi nourrir la réflexion de ceux qui ne voient dans de telles «présentations de malade» que lieux de mise en scène éthiquement inacceptables et traumatisants pour le malade.

Commençons par le libre choix de l'analyste considéré par certains comme condition *sine qua non* d'un favorable développement du processus transférentiel. **Sandra** décrit ici le peu de place qu'a eu ce libre choix dans le début de son analyse et, par conséquent, le peu de place de ce qu'on a appelé «le transfert *a priori*» et «l'accrochage fantasmatique» d'avant le premier rendez-vous. Elle nous dit manifester, sans rien dire, sa préférence mais c'est l'analyste qui, en fin de séance d'investigation, s'avance vers elle. Certains objecteront peut-être que ce peu de choix a constitué un frein dans le processus analytique. Ce n'est pas impossible, mais je n'ai trouvé dans le récit de **Sandra** aucun élément qui étayerait cette hypothèse. En tout cas, ce nouveau transfert - ce transfert psychanalytique tiers - a permis à **Sandra** de se désenliser de sa «Barbarophilie»

et de retrouver son père malgré un nombre incroyable d'obstacles qui se mirent au travers de sa route. Par ailleurs, durant son analyse, **Sandra** décroche une licence de lettres et un emploi stable. Et si son corps continue à la pourchasser de contradictions et (100)d'angoisses diverses, ce n'est plus sans trêve : elle traverse d'heureuses plages de temps, calme et sereine.

En soulignant tout ceci, je ne veux pas dire que, dans le transfert qui prend l'analyste pour objet, il n'y ait pas de répétition fantasmatique, ni non plus qu'il n'y ait pas dans la cure de transfert *a priori* ou qu'il ne faut pas y être attentif, ni enfin, qu'il ne faut pas prendre en compte les demandes d'amour, les sentiments agressifs ou les désirs meurtriers. Loin de là ! Ce que je veux dire, c'est que la spécificité du transfert analytique est qu'il se constitue progressivement dans la cure à partir du dispositif lui-même. Le transfert analytique dans sa spécificité s'installe, disait **Lacan**, lorsqu'un parlêtre s'adresse à un autre « *d'une façon authentique et pleine* ». C'est pourquoi, on a appelé ce transfert analytique spécifique : transfert symbolique.

Pour que dans la relation psychanalytique puisse se développer le désir inconscient auquel le psychanalysant est assujetti, il convient que le psychanalyste ne laisse pas son désir personnel se manifester : son inconscient doit rester silencieux.

Ce silence, faut-il le redire, n'a rien à voir avec le silence absolu dans lequel s'isolent certains analystes. Il est fort différent de celui qui se supporte d'un rejet, d'une exaspération comme le silence de **Barbara** à certains moments de sa relation à **Sandra**.

Pour que puisse se développer le transfert spécifiquement analytique, ce transfert symbolique, il y a donc nécessité d'une dissymétrie de positions, de visées et de suppositions quant au savoir. Cette inégalité se traduit, voire s'étaie, dans le fait du paiement. **Sandra** nous laisse à ce propos devant un autre

point d'interrogation : sa cure s'est-elle poursuivie jusqu'au bout dans la gratuité ? Cette question ne nous écarte pas de notre sujet car on sait que cette gratuité peut constituer un autre frein à l'émergence de l'agressivité et d'une impasse dans l'analyse de la dimension de la dette.

Bien que distante, peu accessible et silencieuse, **Barbara** n'est pas psychanalyste. Elle s'adresse à **Sandra** avec son assujettissement. Elle (101) compatit, encourage et aide **Sandra**. Par ailleurs, elle cherche à la séduire et attend d'être aimée, admirée, adulée. Ainsi **Sandra** reçut un jour un télégramme :

« Suis très chaleureusement près de vous, vous envoie deux places pour une générale à l'Olympia. Suis en pleine répétition, pardon d'être si brève. Barbara. »

Ce télégramme émut profondément **Sandra**. Elle se sent enfin reconnue. Mais cette invitation ne calme en rien sa quête répétitive. **Barbara** est chanteuse. Répondre à la demande de **Sandra** fait donc partie de son rôle. Nous pouvons cependant remarquer que cette réponse n'aide pas **Sandra** à sortir de son assujettissement, ni non plus de sa dépendance passionnée à son égard. C'est l'absence/présence de la psychanalyste qui lui permet d'en sortir. Son absence en tant que sujet désirant et demandant dans le cadre de sa névrose qui est notre sort commun, et sa présence en tant qu'analyste, c'est-à-dire en tant qu'elle assume de représenter l'objet a, cause du désir pour son analysante. Autrement encore, en tant qu'elle ne désire et ne demande rien à son analysante, si ce n'est que puisse se dire cet objet a, cause de son désir.

Nous abordons évidemment ici toute la difficile question du désir du psychanalyste en tant qu'elle devrait essentiellement s'actualiser dans son analyse personnelle ¹³. Cette analyse

¹³J'évite à dessein d'user ici du concept d'analyse didactique dans la mesure où cette dénomination ferait croire qu'il y aurait là une expérience analytique spécifique. La seule spécificité de l'analyse didactique est d'être une analyse personnelle poussée suffisamment loin pour s'avérer, après coup, avoir été didactique. Que LACAN ait affirmé que seules les analyses didactiques étaient de « vraies » analyses doit

personnelle rend moins impossible l'actualisation de cette position d'absence/présence ainsi brièvement décrite. Effet donc d'une analyse personnelle et non ascèse consciente, volontaire et donc moïque !

La répétition du fantasme et le transfert imaginaire s'actualisent et se figent sur base de traits communs entre l'analysant et l'analyste, ou entre (102)l'analyste et certains personnages du passé de l'analysant. Le transfert spécifiquement analytique se développe lui sur base de l'absence de tels traits, absence facilitée par l'absence de l'analyste sous le regard de l'analysant que cette présence/absence de l'analyste rend plus libre. Il s'établit progressivement, au long du travail d'association libre de l'analysant.

J'en resterai là pour ce qui concerne mon sujet principal, bien que plusieurs points mériteraient un plus long développement. Nous pourrions y revenir dans la discussion. Je voudrais cependant encore vous faire part, brièvement, d'une dernière réflexion que m'inspire ce récit. Elle concerne cette extraordinaire énergie que déploie **Sandra** pour échapper à ce que son histoire aurait pu avoir de tout à fait pathogène. L'analyse et l'analyste n'arrivent là qu'après un certain nombre d'années de lutte pour survivre et pour rétablir un ordre intérieur viable, et ce en luttant envers et contre tout pour remettre son père à sa place de père dans la structure familiale. Il s'est barré, la mère l'a réduit au silence et cependant, dès l'âge de 11 ans, **Sandra** s'efforce de le retrouver, de lui donner une place dans sa structure. Elle lutte d'autre part, nous dit-elle, en se lançant à corps perdu dans l'écriture. A 15 ans, sa nourrice doit se faire opérer, elle perd son travail et son logement. **Sandra** ne veut pas retourner chez sa mère. Elle passe l'hiver dans une pièce humide, se réchauffant avec un radiateur électrique que lui a prêté une amie. Elle écrit, imagine, écrit encore. Elle est hantée par la mort. « *Ecrire, dit-elle, lui*

s'entendre ainsi. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de se rappeler qu'il éconduisait ceux qui ne s'adressaient à lui que pour mieux se connaître et que celui qui s'adressait à lui pour une didactique, se voyait refuser le divan jusqu'à ce que surgisse une demande d'analyse personnelle.

permet de survivre ». Son professeur de français vient lui rendre visite. C'est une bénédiction. Elle découvre les mots, des agencements nouveaux, une autre langue. La prison s'ouvre. Elle a trouvé une «nouvelle mère».

Dans ses angoisses, elle s'agrippe aux mots. Elle fait ses devoirs, écrit des poèmes, écoute sans relâche **Brel**, **Gribouille**, **Ferré** et **Barbara**. Cette lutte se poursuivra par celle qui la fit entrer, en cours d'analyse, dans une maison d'édition. Pourquoi l'édition ?

« C'était symbolique. Elle porte un nom, une sorte de titre aux yeux de la société ; y travaillant, vous existez par procuration. »

(103) Son père ne lui avait pas donné son nom, voilà qu'elle s'en donnait un, par le biais de la maison d'édition. Plus tard, elle se fit un nom en publiant ses écrits. L'issue du récit de **Sandra** pourrait faire croire que c'est l'absence du père qui fut pathogène. Ce récit met au contraire en évidence la complexité du processus pathogène d'oblitération de l'Autre paternel. Assurément le père concret contribue à cette oblitération. Non par son absence, mais plus essentiellement par la négation de l'existence de sa fille jusqu'à ce que celle-ci s'impose à lui dans son refuge kabyle. D'autre part, ce que l'on sait de la mère de **Sandra** donne à penser qu'elle fut loin de favoriser une quelconque concrétisation de l'instance paternelle tierce, ne serait-ce que dans son propre discours : d'une part chape de silence quant au père de **Sandra** comme à propos du père de sa soeur aînée, et d'autre part, rejet du père de son fils André qui aurait voulu le mariage. Entre **Sandra** et sa mère, jusqu'à l'âge de 6 ans, pas de famille, pas de grands-parents, ni d'oncles, ni de tantes, ni de cousins, ni de cousines non plus. Le tiers ne fut cependant pas totalement absent, les amis de passage de sa mère et, plus stables, la soeur de la mère, des nourrices, des professeurs : des femmes, des semblables. Ces diverses présentifications du tiers firent sans doute la santé

de **Sandra** et soutinrent probablement sa lutte pour faire exister «un» père. Néanmoins, ces tierces femmes présentifient en même temps l'Autre maternel dont elle redouble la présence : d'où, probablement, les difficultés de **Sandra** trouvant à s'exprimer notamment dans son corps.

Ceci dit, sa guérison aurait pu passer par un autre père que son père berbère : quiconque peut assumer cette fonction de l'Autre paternel, celui qui interdit la mère, qui reconnaît l'existence de l'enfant et qui lui donne un nom. Rechercher et retrouver son père concret est une des façons possibles pour un sujet de sortir de cette impasse dans laquelle l'a laissée cette absence de support au lieu du grand Autre paternel. Ce n'est pas la seule voie possible, et le récit de **Sandra** lui-même en témoigne : l'apprentissage d'une autre langue que celle de la mère, le travail assidu - voire enragé - d'écriture et le «se faire un nom» par le biais de son art et par celui de l'entrée dans une maison d'édition. D'autres sujets trouvent d'autres voies lorsqu'existe en eux l'énergie nécessaire pour répondre à l'appel de cette absence de concrétisation de l'instance tierce dans la structure. Cette démarche de **Sandra** n'est pas, remarquons-le, un effet de sa psychanalyse. (104) C'est plutôt cette dernière qui fut possible parce que **Sandra** luttait depuis longtemps pour que quelqu'un, ou du moins quelque chose, assume cette fonction. Il fallut aussi que, par le biais du symptôme organique, elle rencontre quelqu'un qui put lui indiquer cette possibilité de l'analyse. Sa psychanalyse - et le transfert symbolique - lui ont permis de se désengluier de son transfert imaginaire sur **Barbara** et de rompre avec le processus répétitif de conversion somatique. Le chemin devenait libre alors vers la recherche de la reconnaissance de son père. Mais tout ceci aurait sans doute été beaucoup plus compliqué si rien - ici, la langue, l'écriture - ni personne - ici, la soeur, les nourrices, les professeurs, les amants de la mère... - n'avait auparavant incarné la fonction de l'Autre paternel, creusant ainsi cet écart entre le désir de la mère et celui de son enfant, écart indispensable à la vie.

Le récit de **Sandra** illustre bien comment la structure mise en place «appelle» des êtres concrets pour qu'ils viennent assumer la fonction paternelle ¹⁴.

¹⁴POST-SCRIPTUM : pour une présentation de l'ensemble de la théorie du transfert dans l'enseignement de J. LACAN on se référera avec intérêt à l'article pour le Dictionnaire, production d'un cartel composé de Th. LEBRUN, N. STRYCKMAN, B. VAN DER BRUGGE et C. VAN DE VYVER, publié dans Le Discours Psychanalytique, n° 2, Paris, Ed. de l'Association Freudienne, 1989. On sait aussi que J. LACAN a consacré un Séminaire d'une année à ce sujet. Il est publié au Seuil. Une version corrigée, complétée et annotée est annoncée aux éditions de L'Epel, Paris, 1991.